

Philippe HERSANT

Le moine noir
opéra en huit scènes
1 h 30 min

Date de composition : 2005

Commande de l'Opéra de Leipzig

Dédicataires : Henri et Dani Maier

Création : 06/05/2006 – Tuomas Pursio (Andrei), Marika Schönberg (Tania), Martin Petzold (Pessotski), Ulrich Dünnebach (Le moine), Chœur d'hommes de l'Opéra de Leipzig, Orchestre du Gewandhaus de Leipzig, direction Axel Kober. Allemagne, Opéra de Leipzig

Mise en scène : Tatjana Gürbaca

Décors et lumières : Klaus Grünberg

(Effectif de l'orchestre : 4 – 2 – 2 – 2 / 4 – 3 – 3 – 1 / Timbales – 2 percussions – piano – harpe – accordéon. Cordes (10 – 8 – 6 – 5 – 4)

Livret d'Yves Hersant d'après la nouvelle d'Anton Tchekhov

“C'est un rêve que j'ai eu”, disait Tchekhov de son *Moine noir*, publié en 1894 dans la revue *L'Artiste*. Étrange personnage, en effet, que le fantôme (ou le fantasma) auquel le récit doit son titre. Doué d'ubiquité, et échappant au temps comme à l'espace ordinaires, le sombre ermite de l'écrivain russe est une hallucination non moins inquiétante que poétique.

Le coup de maître de Tchekhov, qui sans doute s'est souvenu de ses études médicales, est d'avoir intégré la légende de ce moine à la description d'un cas clinique : car le véritable protagoniste de la nouvelle est un philosophe mélancolique, apparemment atteint de « manie des grandeurs » et pathologiquement soucieux de s'élever au-dessus du commun des hommes. Est-il génial? C'est ce que le moine noir lui suggère, au cours de trois spectaculaires apparitions. Est-il fou? Telle est l'opinion de son entourage, notamment de sa jeune épouse. Tchekhov, quant à lui, se garde bien de trancher; de même maintient-il incertain le rapport entre hallucination, délire et réalité. Cette ambivalence du récit fait sa force : s'il se prête si bien à une transposition en livret d'opéra, c'est d'abord parce qu'il est simultanément réaliste et onirique.

Autant sont riches et subtiles les questions posées, autant l'intrigue demeure simple et linéaire. N'y a-t-il de fécond que la souffrance? Quel étrange lien unit à l'humeur noire l'exaltation créatrice? Plus précisément, comment s'opposent génie, folie et médiocrité? Ces interrogations, qui remontent au moins à Aristote, chaque époque les a formulées à sa manière, de l'Antiquité à la Renaissance, du romantisme à notre modernité. Mais tout en

recueillant cette complexe tradition médico-philosophique, Tchekhov sait l'enclorre dans les limites d'une fable.

De sorte que le livret peut se résumer aisément : 1) un philosophe "malade des nerfs" se retire à la campagne, chez son ancien tuteur, dont la fille le séduit par sa délicatesse et sa pureté. Après lui avoir raconté la légende du moine, il l'épouse. 2) Son étrange comportement, et notamment ses dialogues avec le moine surnaturel, font douter de sa raison; il rompt, refusant ce qui pourrait garantir son bonheur et sa santé. 3) Parti au loin, il reçoit une lettre déchirante: sa femme délaissée le maudit. Après une ultime "rencontre" avec le moine, il meurt — mais heureux, selon toute apparence.

Le récit de Tchekhov est déjà presque un livret. Le rôle du chant, comme les diverses allusions à la musique; l'équilibre entre monologues, duos et trios; l'importance des éléments visuels, notamment dans les scènes au jardin et lors des apparitions du moine : tout appelle un prolongement lyrique, mettant aux prises trois voix masculines (basse pour le moine, baryton pour le philosophe, ténor pour le tuteur) et une voix de soprano (la jeune épouse). Le nécessaire travail de transposition (du récit au livret) a consisté à épurer encore l'intrigue, à marquer plus nettement les antagonismes, à renoncer aux personnages et épisodes secondaires - tout en préservant cette sorte de miroitement flou qui situe le *Moine noir* à la fois dans le passé, dans notre présent et dans le mythe.

Cdmc
Dossier numérisé

LE MOINE NOIR

Synopsis

I. Printemps

Scène 1

Le magnifique jardin de Pessotski, une nuit de printemps. Dans une épaisse fumée, destinée à protéger le verger de la gelée matinale, l'horticulteur et ses ouvriers errent comme des ombres. Deux jeunes gens les croisent en s'approchant du devant de la scène: la fille de la maison, Tania, et son ami d'enfance Andréï Kovrine, venu soigner à la campagne le «surmenage» dû à ses études philosophiques. Il découvre qu'elle « a bien grandi » et ne ressemble plus à un « héron »... Resté seul, Pessotski est partagé entre la joie que lui donne la venue d'Andréï et la fureur que lui inspire l'incurie des jardiniers.

Scène 2.

Soirée de fête. Au salon, les invités dansent; sur la terrasse, Andréï lit un livre, qu'il repose lorsque s'élève la voix de Tania, chantant une sérénade. La légende qu'elle raconte en évoque une autre pour Andréï: celle du Moine noir, dont il fait part à Tania. Mille ans après sa première apparition, après s'être démultipliée comme un mirage dans tout l'univers, la mystérieuse image du Moine doit ressurgir d'un jour à l'autre. L'histoire ne plaît guère à Tania, qui laisse Andréï se promener seul dans le parc: «J'ai l'impression», se dit-il, «que l'univers me contemple, se tait, attend que je le comprenne...». Monologue interrompu par le surgissement halluciné d'une gigantesque colonne noire, se déplaçant à une vitesse effrayante, qui rapetisse un instant pour prendre l'aspect du Moine, avant de grandir à nouveau et de s'évanouir en fumée. Sûr d'avoir été le seul témoin du phénomène, Andréï rentre joyeusement au salon et danse la mazurka.

II. Été

Scène 3.

Même lieu, en plein jour. Duo entre Pessotski et Tania: que deviendra le jardin à la mort de l'horticulteur? Une brève querelle éclate entre le père, obsédé par son œuvre, et la fille qui ne supporte pas d'être tyrannisée (« Je m'en irai demain, je me ferai télégraphiste... »). Mais la réconciliation est inéluctable, puisqu'elle aime Andréï et que Pessotski veut celui-ci pour gendre.

Scène 4.

Dans le parc, le soir: assis sur un banc, Andréï est plongé dans ses pensées. Une musique lointaine lui rappelle le Moine, qui « effectivement » surgit, pareil à un vagabond, et s'assied à ses côtés. « Tu es », dit l'apparition, « du petit nombre des élus de Dieu; tu fais partie des génies, non du troupeau des médiocres ». Lorsque le Moine a disparu, Tania trouve Andréï dans un état de grande exaltation; radieux, il lui déclare son amour et la demande en mariage.

III. Automne

Scène 5.

Dans le lit conjugal, en pleine nuit, Andréï lit *Eugène Onéguine* aux côtés de Tania endormie. Soudain, l'insomniaque découvre le Moine assis dans un fauteuil près du lit; une discussion s'engage entre eux sur la gloire et le bonheur. Réveillée en sursaut, Tania le voit parler au fauteuil et comprend, avec une terreur croissante, qu'il est fou; lui-même se reconnaît « un peu malade ».

Scène 6.

Au salon, à la fin de l'après-midi, est célébré en russe un office religieux. Après la liturgie, les soins médicaux: Andréï, sur le corps duquel sont visibles les progrès de la maladie (et qui a coupé sa barbe), réagit violemment à la sollicitude de Tania et de Pessotski. «Je perdais la raison, j'étais atteint de la manie des grandeurs, mais j'étais gai et même heureux ; je suis à présent comme tout le monde, une médiocrité ». Après le départ de son beau-père, Andréï dit tout le dégoût qu'il lui inspire et se répand en propos amers. Désespoir de Tania; rupture.

IV Hiver

Scène 7..

Dans sa chambre, d'où l'on découvre le jardin saccagé, Tania écrit une lettre. Elle annonce à Andréï la mort de Pessotski ; un désastre s'est abattu sur leur maison. «Je t'avais pris pour un génie, mais tu n'étais qu'un fou. »

Scène 8.

En Crimée, Andréï vit avec une autre femme. Tandis que la nuit tombe, il relit la fin de la lettre de Tania et la déchire, comme il a déchiré ses livres et ses articles: il a désormais conscience d'être un médiocre. Soudain se fait entendre la sérénade d'autrefois, et comme autrefois surgit une gigantesque colonne noire. Au cours de cette ultime rencontre, le Moine convainc Andréï qu'il était bien un élu de Dieu et un génie. Crachant le sang, mais heureux, Andréï meurt en appelant «le grand jardin aux fleurs magnifiques» et en prononçant le nom de Tania.

Le moine noir

___Livret

I. Printemps

Première scène.

(Tania, Andréï, Chœur des jardiniers, Pessotski)

*Le grand verger de Pessotski, une nuit de printemps.
À travers une épaisse fumée, on aperçoit les ombres des jardiniers.*

Tania

Merci, Andréï, merci d'être venu. Avez-vous remarqué que le salon est rempli de portraits de vous ?

Andréï

Cinq ans déjà ! Vous voilà grande. Quand j'ai quitté Borissovka, vous n'étiez encore qu'une enfant : maigrelette, les cheveux dans le dos, avec des jambes d'échassier. Je vous appelais « le héron »... Ce que peut faire le temps !

Tania

Cinq fois les cerisiers ont fleuri, dix fois les roses se sont fanées. Le temps a fait de vous un savant, un philosophe réputé, un homme exceptionnel. Vous avez connu une brillante carrière, mon père vous adore, et vous avez oublié le héron. Moi, je mène une vie sans intérêt ; on ne parle ici que du jardin, des arbres fruitiers et de rien d'autre. Greffes, boutures, repiquages... Je ne rêve que pommes et poires.

Andréï

Jolis rêves pour une jeune fille ! Les miens ne sont pas si poétiques. C'est vous, Tania, que le temps a épanouie . Moi, je me suis usé les nerfs. On dit que je souffre de surmenage. Mais au contact de votre fraîcheur, en me promenant à vos côtés sous les chênes et les tilleuls, en éternuant comme autrefois dans la fumée de ce verger...

Tania

La fumée noire est fort utile, elle protège de la gelée blanche.

Andréï

...ou en tenant votre petite main, j'ai l'impression d'une renaissance. Et ce parc est féérique : le printemps commence à peine, les plus splendides de vos fleurs dorment encore sous les verrières, mais on devine dans les allées un royaume de couleurs suaves. Déjà la rosée du matin fait scintiller chaque pétale. Je me sens gai et juvénile ! Vous me donnez envie de chanter : « Onéguine, je ne puis le taire, / J'aime follement Tatiana.... » Ou préférez-vous que je vous chante *La Dame de pique* ?

Tania

Je me sens tout étourdie... Le froid commence à me gagner et je n'ai pas votre vigueur. Permettez, cher Andréï, que j'aille prendre un peu de repos.

(Il la raccompagne.)

Chœur des jardiniers
(en russe)

Ô mon poirier, mon beau poirier,
Mon poirier vert et frisé !
Quand as-tu grandi ?
Quand as-tu eu le temps de pousser ?

(Pessotski surgit, hors d'haleine.)

Pessotski

Bénie soit la venue de ce garçon ! Peut-être qu'à tous ses grimoires, il préférera la vie active.

Chœur des jardiniers

Quand as-tu grandi ?
Quand as-tu eu le temps de pousser ?
— Moi, la poire, j'ai poussé au printemps.
En été, j'étais déjà grande.

Pessotski

Ah ! Andréï ! Comme tu vois, mon garçon, il gèle au ras du sol ; mais plus haut, dans les branches, l'air est tiède. Comment pourrais-tu l'expliquer ?

Andréï

En vérité, cela m'intrigue.

Pessotski

Il y a donc, sur la terre et au ciel, plus de choses que n'en comprend ta philosophie. Si vaste que soit une intelligence, tout ne saurait y entrer. C'est bien de philosophie que tu t'occupes ?

Andréï

Ouii. J'enseigne la psychologie ; mais, d'une manière générale, j'essaie de philosopher.

Pessotski

Et ça ne t'ennuie pas ?

Andréï

Au contraire ! C'est ma seule raison de vivre.

Pessotski

Eh bien, Dieu soit loué ! Je suis heureux pour toi...

Chœur des jardiniers

Moi, la poire, j'ai poussé au printemps.
En été, j'étais déjà grande.
À l'aube, la poire a fleuri.
À midi, elle était déjà flétrie.

Pessotski

(très agité)

Mais maudits soient mes ouvriers ! Ces démons me rendront fou ! Attacher un cheval à un pommier ! L'écorce a disparu en trois endroits. Quel est le vaurien, quelle est la canaille qui a osé attacher un cheval à un pommier ? Mon Dieu, mon Dieu ! Quel gâchis, quel désastre, quel sacrilège, quelle abomination ! Le jardin est détruit, le jardin est perdu ! Que faire avec ces gredins ? Leur balourdise est monstrueuse, leur désobéissance est satanique ! Et quand je les réprimande, ils restent plantés comme des bûches ! Oh ! Ce ne serait pas assez de les pendre !

(Brusquement radouci, il embrasse Andréï.)

Allons, Dieu soit loué ! Je suis très heureux de te voir. Plus heureux que je ne saurais le dire. Merci, Andréï, merci d'être venu. Regarde, le soleil se lève. Faisons le tour du jardin ; je te

montrera mes serres et mes ruchers. Ce sont les merveilles du siècle ! Ensuite, nous irons boire le thé et manger des petits pains au lait.

Deuxième scène.

(Tania, Andréï)

*Début de soirée, sur la terrasse qui domine le jardin. Andréï lit un livre.
Au loin, on entend Tania chanter la romance de Braga.*

No, non è mortal la musica
Che ascolto, madre mia !
Ella mi sembra d'angeli !
Festosa melodia, ov'elli son ?
Mi chiamano !
O mamma, buona notte,
Io seguo il suon, io seguo il suon.

Applaudissements. Un accordéoniste joue une mazurka. Entre Tania.

Tania

Encore plongé dans vos pensées ? Ces gros traités de psychologie vous feront perdre le sommeil. *Nouvelles études sur l'hystérie... Les Effets de la cocaïne...* Venez plutôt nous rejoindre au salon !

Andréï

Attendez, chère Tania ! Que chantiez-vous à l'instant ?

Tania

C'était la « Sérénade des anges », de Braga . L'histoire est touchante, jugez-en ! Dans son jardin, en pleine nuit, une jeune fille à l'imagination malade perçoit des sons mystérieux : si beaux, si étranges qu'ils ne peuvent être qu'une harmonie sacrée, incompréhensible aux mortels que nous sommes et qui, pour cette raison, s'en retourne aux cieux.

Andréï

Très romanesque, en vérité... Mais moi aussi, depuis ce matin, je suis poursuivi par une légende. Une sorte de fable absurde, dont l'origine m'est inconnue. Il y a mille ans, un moine, vêtu de noir, cheminait à travers un désert, en Syrie ou en Arabie. À quelques milles de son chemin, des pêcheurs aperçurent un autre moine noir, qui marchait lentement à la surface du lac. Ce deuxième moine était un mirage. Maintenant, oubliez toutes les lois de l'optique, que la légende semble ignorer. Écoutez la suite ! Ce mirage donna naissance à un deuxième, le deuxième à un troisième, si bien que l'image du moine noir se transmet à l'infini. On la vit en Afrique, en Espagne, aux Indes, dans l'extrême Nord... Enfin elle sortit des limites de l'atmosphère et, maintenant, elle erre à travers l'univers.

Tania

On dirait un cauchemar !

Andréï

Mais, ma chère, voici l'essentiel : mille ans jour pour jour après sa première apparition, l'image doit revenir sur terre et réapparaître aux yeux des gens. Et ces mille ans, dit-on, touchent à leur fin... Selon la légende, nous pouvons nous attendre à voir le Moine d'un jour à l'autre.

Tania

Je préfère ma sérénade !

(Elle rejoint les invités).

Andréi

Et moi j'aime mieux ma légende. Ce moine noir, l'ai-je vu en rêve ? Impossible d'en être sûr. Mais l'histoire est obsédante, j'y ai pensé toute la journée.

(Ses pas l'ont conduit dans le jardin).

Quel espace, quelle liberté, quel calme ici ! J'ai l'impression que l'univers me contemple, se tait, attend que je le comprenne...

(Brusque coup de vent ; du fond de la scène surgit une haute colonne noire, qui avec une vitesse effrayante se rapproche d'Andréi, en rapetissant jusqu'à prendre la forme du Moine.

Les pieds de l'étrange personnage ne touchent pas le sol.

Après un petit salut à Andréi, il grandit à nouveau et s'évanouit comme une fumée).

Ce visage, ces yeux, ces cheveux blancs ! Et ce sourire... Moi seul l'ai vu. La légende ne mentait pas ; mais nul ne le sait, et nul ne doit le savoir. Allons danser la mazurka !

II. Eté

Troisième scène.

(Chœur des jardiniers, Pessotski, Tania)

Sur la terrasse, en plein jour.

Chœur des jardiniers
(en russe)

Là-bas, sur la rivière Kouma,

Il y a des terres libres.

Là nous irons, mes frères,

Chasser le renard

Pessotski

Magnifique, oui, le jardin est magnifique, et je l'aime plus que moi-même. Greffes, taille, plantations, je me charge de tout. Brouettes, pioches et arrosoirs, tout doit rester sous mon contrôle. Quand je m'absente, je suis inquiet ; quand on m'aide, je suis jaloux. Car vois-tu, tout le secret est dans l'amour, c'est-à-dire dans l'œil du maître. Alors quand je serai mort, que deviendra mon chef-d'œuvre ? Qui l'entretiendra, qui le surveillera ? Qui arrosera les fleurs, qui écrasera les chenilles ? Sûrement pas les ouvriers, ces incapables qui écorchent mes arbres fruitiers.

Tania

Je les chasserai, j'en trouverai d'autres.

Pessotski

Oui, toi tu aimes et comprends mon entreprise. Mais quand tu te seras mariée ? Les prétendants ne manquent pas. J'ai vu rôder un jeune gandin, un petit racleur de violon...

Tania

Je l'évincerai, j'en connais d'autres...

Pessotski

Apprends, ma fille, que le jardin n'a de pires ennemis que les étrangers : ils font plus de dégâts que le gel, plus de ravages que les hannetons ! Et si tu épouses un homme qui aime l'argent, qui loue le jardin à des marchandes, tout ira à vau-l'eau, dès la première année. Les femmes, dans mon métier, c'est le fléau de Dieu !

Tania

Père, vous me rendez la vie insupportable. Je ne reçois qu'offenses et vexations.

Pessotski

Tu mettras des enfants au monde, et mon œuvre disparaîtra. Le jardin est détruit, le jardin est perdu !

Tania

C'est moi que vous détruisez. Vous êtes égoïste et tyrannique. Vous me persécutez toute la journée, je suis pour vous une moins que rien.

Pessotski

La vérité est que je t'aime trop, je t'aime autant que mes vergers ! Mais cette dispute ne mène nulle part. Les Pessotski sont irritables, un rien les rend malheureux ; essuie cette larme, faisons la paix.

Tania

Non ! Dès demain je m'en irai, je me ferai télégraphiste !

Pessotski

J'ai une idée plus séduisante. Tu as dû l'avoir aussi. J'aime Andréï comme mon propre fils, et il fait toute ma fierté. Quand il était petit, qu'il grandissait sous mon toit, il avait le visage angélique de sa mère...

Tania

Il est vrai que son regard, ses gestes, sa conversation sont doux et distingués...

Pessotski

Et quelle brillante intelligence ! Un docteur en philosophie ! Eh bien, s'il se nouait entre lui et toi une intrigue sentimentale, j'en serais très content, et même heureux. Si vous aviez un fils, ma foi, j'en ferais un horticulteur.

Quatrième scène.

(Andréï, le Moine, Tania)

Dans le parc, le soir ; Andréï est assis sur un banc.

Andréï

Comme son humeur est changeante ! Comme elle passe vite du rire aux larmes ! Jamais je ne m'éprendrai d'une femme robuste, d'une de ces Russes aux larges épaules, aux joues rouges comme des pommes. Mais pâle et faible, Tania me touche. C'est éplorée et tremblante qu'elle me séduit. Un rien l'affecte toute une journée, un rien pourrait ruiner son existence. Je l'aime d'avoir les nerfs malades.

(Un violon se fait entendre dans le lointain.)

Mes nerfs aussi doivent être malades, car cette musique m'évoque quelqu'un. En quel pays, sur quelle planète le Moine va-t-il poursuivre sa course ? Bientôt trois mois que je ne l'ai vu... Que je l'aie rêvé ou non, le personnage est imposant. Lui seul, peut-être, pourrait comprendre ce que je porte en moi de titanique, ce que je désire de prodigieux.

(Le Moine surgit sans bruit et s'assied. Ils s'observent quelque temps sans mot dire.)

Imaginaire, ou illusoire ? Et pourquoi restes-tu assis à la même place, immobile à mes côtés ? Cela ne correspond pas à ta légende.

Le Moine

La légende, le mirage et moi, tu as tout imaginé. Je suis une apparition, suscitée par ton désir. Un fantôme, en quelque sorte.

Andréï

Alors tu n'existes pas ?

Le Moine

J'existe dans ton imagination, laquelle est une partie de la nature, donc j'existe dans la nature. Les grands artistes savent cela : l'imaginaire et le réel sont toujours étroitement liés, comme la présence et l'absence.

Andréï

Mais pourquoi me regardes-tu avec un tel ravissement ? Je te plais ?

Le Moine

Bien sûr. Tu fais partie des « élus de Dieu », comme on les appelle à juste titre. Tes pensées, tes intuitions, ta science étonnante et toute ta vie portent le sceau divin, céleste, puisqu'elles sont consacrées au raisonnable et au beau, c'est-à-dire à l'éternel.

Andréï

C'est à dire, à l'éternel... Comme il m'est agréable de t'entendre ! Comme tes paroles sonnent juste à mon oreille !

Le Moine

Penser et connaître, voilà la vraie jouissance. Les hommes de ta trempe, les martyrs de l'idée, les serviteurs du principe suprême, sont la bénédiction de Dieu ; ils sauvent l'humanité du néant.

Andréï

Mais quand tu m'auras quitté, je douterai que tu sois réel. Si tu es un fantôme, une hallucination, c'est que je suis psychiquement malade. Dois-je me considérer comme anormal ?

Le Moine

Si tu l'étais, alléluia ! Le génie, tu dois le savoir, côtoie toujours la folie. Seuls les médiocres se portent bien : si tu veux rester en bonne santé, alors va rejoindre le troupeau.

(Le Moine disparaît.)

Andréï

Déjà parti ? Dommage ! Ce qu'il disait, je l'ai souvent pensé moi-même. Etre un élu, servir la vérité éternelle, rendre l'humanité digne du royaume de Dieu, quelle heureuse destinée !

Tania

Vous voilà enfin ! Nous vous avons cherché dans tout le parc. Mais qu'avez-vous ? Vous pleurez, et votre visage est rayonnant ! Quel homme étrange vous êtes, Andréï.

Andréï

Je viens de vivre des minutes surnaturelles. Si je disais tout, vous ne me croiriez pas. Mais croyez au moins ceci : je viens de comprendre que je vous aime. Vous rencontrer dix fois par jour est devenu un besoin de mon âme.

Tania

Votre âme n'a besoin ni de moi, ni de mon père. Dans deux jours, vous nous aurez oubliés : comme nos fleurs, nous sommes éphémères.

Andréï

Je veux un amour grandiose, un amour exceptionnel et digne de moi, et vous seule pouvez me l'offrir. Acceptez-vous ?

Tania

Nous sommes de petites gens, et vous êtes un grand homme.

Andréï

Je vous emmène, Tania. Dites oui. Voulez-vous être à moi ?

Tania

Je ne suis rien, et vous êtes si grand !

(Elle s'éloigne à pas précipités).

Andréï

Qu'elle est belle ! Comme nous allons être heureux !

III. Automne

Cinquième scène.

(Andréï, le Moine, Tania)

Dans le lit conjugal, à trois heures du matin ; Tania est endormie, Andréï lit un livre.

Andréï

« Onéguine reste là, comme foudroyé. Une tempête de pensées se déchaîne au fond de son cœur. Où es-tu, bonheur passé ? » Très bonne question ! Ceci encore : « Le bonheur était si proche, si possible... » Le bonheur, *si...possible* ? Pouchkine a l'art de la formule ! Mais ce n'est pas lui, décidément, qui m'aidera à trouver le sommeil.

(Il éteint la lampe).

En vérité, Pouchkine lui-même passe à côté de l'essentiel. Car il y a plus grave que le malheur, et plus cruel que les regrets : pour un sujet d'exception, le pire est d'être pleinement heureux, parce que le manque vient à manquer. Moi, j'étais plus gai l'année dernière, quand mon bonheur était moins grand. Au fond, j'ai trop de bonheur pour être heureux.

(Rallumant la lumière, il découvre le Moine, assis dans un fauteuil près de son lit).

Le Moine

Dieu te garde !

Andréï

Homme en noir, te revoilà ! C'est devenu une habitude : tu surgis toujours fort à propos.

Le Moine

À quoi penses-tu en ce moment ?

Andréï

À ce que le bonheur a de terrible : c'est chez moi une idée fixe.

Le Moine

Je le vois bien, tu ne dors pas. Tu passes des nuits sans fermer l'œil.

Andréï

Ce qui m'inquiète, c'est de ne rencontrer aucun chagrin, d'ignorer toute tristesse. Du matin au soir, du crépuscule à l'aube, je n'éprouve que de la joie ! La joie de penser remplit mon âme. Elle étouffe les autres sentiments. Mais mieux vaudrait, peut-être, ne jamais penser au bonheur, pour ne pas tenter le diable ? Un Français prétend que le Démon a inventé cette idée-là, pour faire enrager le genre humain.

Le Moine

Balivernes ! La joie n'est-elle pas la force majeure, et surtout la joie de penser ? Plus haute est l'ambition intellectuelle, plus l'homme accroît sa liberté, et plus la vie lui sourira. Socrate, Diogène et Marc Aurèle éprouvaient de la joie, et non de la tristesse. Et l'apôtre dit : « Soyez toujours dans la joie. » Contente-toi d'être heureux !

Andréï

Dis-moi, heureux homme : toi qui vis dans le passé, aussi bien que dans le présent, te souviens-tu de Polycrate ?

Le Moine

Polycrate de Samos ? J'ai fort bien connu ce roi. Il se prélassait dans les délices, couvert d'or et de lauriers.

Andréï

Oui, son bonheur était divin, puisque parfait et permanent. Mais s'élever au niveau des dieux, c'est provoquer leur jalousie : « Die Götter wollen dir verderben... » Que fait alors le roi de Samos ? Espérant se protéger, il accomplit un sacrifice : il jette dans la mer son anneau d'or, la plus précieuse de ses bagues. Et qu'arrive-t-il le lendemain ? Dans l'estomac d'un gros poisson, son cuisinier la retrouve intacte... Comprends-tu, homme de Dieu ? Je suis Polycrate ! Le Polycrate des Temps modernes ! Aucun sacrifice ne peut me sauver. L'anneau d'or, je l'ai au doigt !

(rire bruyant)

Ce n'est pas le malheur qui est horrible, c'est l'état de l'homme heureux !

Tania

Andréï, à qui parles-tu ? Andréï, à qui ?

Andréï

Comment, à qui ? Il est assis là.

Tania

Il n'y a personne... personne ! Andréï, tu es malade ! Pardonne-moi, mon chéri, mon bien-aimé, mais cela fait longtemps que j'ai remarqué le désordre de ton esprit. Tu parles tout seul, tu as un rire bizarre, tu ne dors plus. Souvent, à table, tu t'adresses à un absent.

Andréï

Un absent... L'homme en noir... Tu me fais peur ! Effectivement je suis un peu malade, il est temps de le reconnaître.

Tania

Oh mon Dieu, mon Dieu, sauvez-nous ! Papa aussi l'a remarqué. Mais n'aie pas peur, Andréï, pour l'amour de Dieu, n'aie pas peur.

(Elle lui passe ses vêtements.)

Nous allons te soigner, nous allons te guérir.

Andréï

(à mi-voix)

Félicitez-moi, je crois que je suis devenu fou.

Tania

Nous allons te soigner, nous allons te guérir.

Sixième scène.

(Chœur des moines, Andréï, Pessotski, Tania)

Trois semaines plus tard.

Dans le salon, à la fin de l'après-midi, est célébré en russe un office religieux.

Chœur des moines

(en russe)

Bienheureux l'homme qui n'a point suivi le conseil des impies. Alléluia, alléluia, alléluia.
Car Dieu seul connaît le droit chemin et ceux qui ont suivi la voie des impies périront. Alléluia,
alléluia, alléluia.

Andréï

Quelle odeur de cimetière ! Que savent ces moines du droit chemin ? Que savent-ils de l'impiété ?

Chœur des moines

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Amen.

Andréï

Si l'encens me rend si triste, c'est sans doute que je vais mieux.

Pessotski

Il ne suffit pas de soigner l'âme: n'oublie pas de boire ton lait. Tu as encore grossi d'une livre, ce régime te fait du bien.

Tania

Tu as bien fait de couper ta barbe, mais ton teint reste bien pâle. Et c'est bientôt l'heure du bromure.

Pessotski

Après le dîner, pas de cigare, et ne force pas sur le vin.

Andréï

Assez ! Assez ! Mais pourquoi me soignez-vous ? Le bromure, l'inaction, les bains chauds ! La surveillance que vous exercez, vos terreurs à chaque bouchée que j'avale, à chaque pas que je fais ! Tout cela finira par me rendre idiot. Avant, je perdais la raison, j'avais la manie des grandeurs, mais j'étais gai et heureux. Oui, heureux. À présent, je suis devenu plus raisonnable, mais je suis comme tout le monde : un médiocre, et la vie m'ennuie. Comme vous avez été cruels ! J'avais des hallucinations, mais qui cela gênait-il ? Au nom du ciel, qui cela gênait-il ?

Pessotski

Tu ne sais pas ce que tu dis. J'en ai plus qu'assez de t'écouter.

Andréï

Alors, ne m'écoutez pas ! Quelle chance ont eue Zarathoustra, Dante et Shakespeare de ne pas être entourés de bons parents et de docteurs pour soigner leur extase et leur inspiration ! S'ils avaient pris du bromure pour soigner leurs nerfs, s'ils n'avaient travaillé que deux heures par

jour et bu du lait, ils n'auraient pas laissé plus de traces que leur chien. Les docteurs et les bons parents finiront par abrutir l'humanité. La médiocrité passera pour du génie et la civilisation périra. En vérité, je vous remercie !

Pessotski

Ton ingratitude et tes caprices viennent à bout de ma patience.

(Il sort.)

Tania

Pourquoi te montrer si blessant ? Mon père t'adore ; tu as quelque chose contre lui, et cela le ronge. Regarde-le, il vieillit de jour en jour. Je t'en supplie, Andréï, sois gentil avec lui !

Andréï

Je ne le peux ni ne le veux. Il m'est parfaitement antipathique.

(citant Eugène Onéguine)

« On est méchant dès qu'on est sot, / Aux vaniteux tout fait problème, / Et seul paraît acceptable / Ce qui reste dans la moyenne. »

Mais n'en parlons plus, tu es sa fille.

Tania

Il se passe chez nous quelque chose d'inconcevable et d'affreux. Tu n'es plus le même : toi, un homme si intelligent, exceptionnel, tu t'énerves pour des riens, tu suscites de vaines querelles. Mais si tu gardes un peu de noblesse, montre-toi juste envers mon père. Il est si bon !

Andréï

Il n'est pas bon, mais débonnaire. Les hommes de son espèce, les oncles de comédie avec leurs figures florissantes et bonasses, me touchaient autrefois et me faisaient rire ; à présent, ils me dégoûtent. Ils sont égoïstes jusqu'à la moelle. Et ce qui me dégoûte le plus, c'est leur contentement de bovins.

Tania

Tu me mets à la torture. Voudrais-tu me rendre folle ? Ta cruauté est sans limites.

Andréï

Oui, bien sûr, je suis Hérode ; toi et l'oncle de comédie, vous êtes sans doute les Innocents.

Tania

Oh mon Dieu ! Comment peux-tu tant nous haïr ?

IV. Hiver

Septième scène.

(Tania, chœur des jardiniers)

Dans sa chambre, d'où l'on découvre le jardin dévasté, Tania écrit une lettre.

Tania

28 décembre. Andréï, je viens d'enterrer mon père. C'est toi qui l'as tué ; il ne s'est jamais remis de tes violences. Pendant des semaines, il est resté presque aphasique. Tu lui as porté le dernier coup en prétendant qu'il avait arrangé notre mariage. Mon père, un entremetteur ! Quelle méchanceté ! Quelle bassesse ! Tu me promettais « un amour grandiose, un amour exceptionnel » ! Comme tu as trompé mon innocence, comme tu as abusé de ma faiblesse ! Tu m'as fait prendre pour de l'amour l'exaltation de ton égoïsme, l'enthousiasme de ton délire. Tu

te sentais « gai et juvénile », tu me chantais Tchaïkovski ! Mais tu n'étais qu'un jeune vieillard ; tu noircis tout ce que tu touches.

*Chœur des jardiniers
(au loin ; en russe)*

Ô mon poirier, mon beau poirier,
Mon poirier vert et frisé !
Quand as-tu grandi ?
Quand as-tu eu le temps de pousser ?

Moi, la poire, j'ai poussé au printemps.
En été, j'étais déjà grande.
À l'aube, la poire a fleuri.
À midi, elle était déjà flétrie.

Tania

Le jardin mourra aussi ; c'est désormais un intendant qui en assure l'exploitation. Hélas ! La magie est bien détruite ; ce que mon pauvre père redoutait tant a fini par arriver. Cela encore, je te le dois.

Je te hais ! Je te hais de toute mon âme, je te souhaite de mourir au plus vite ! J'ai appris avec plaisir que tu souffres d'hémoptysie ; mais je souffre plus que toi. Un mal intérieur me consume, une douleur insupportable... Tu as fait de moi une morte vivante. Sois maudit ! Je t'avais pris pour un être exceptionnel, pour un génie ; je t'ai aimé, Andréï, mais tu n'étais qu'un fou. Sois maudit !

Huitième scène.

(Andréï, le Moine)

Sur le balcon de sa chambre, en Crimée, Andréï lit la lettre. Une autre femme dort dans son lit.

Andréï

« Je t'ai aimé, Andréï, mais tu n'étais qu'un fou ».

(quinte de toux)

Il ne fallait pas ouvrir cette lettre ; elle me rappelle un passé abominable. J'avais la folie des grandeurs ; et quand ma nullité m'est apparue, j'ai accusé des êtres purs de la vacuité de mon esprit. J'ai été injuste et haïssable, je me suis vengé sur eux de ma solitude et de mon dégoût. Je suis passé tout près de l'abîme. Mais j'ai échappé au naufrage. Oui, je suis un rescapé.

(Quinte de toux. Il déchire la lettre.)

Comme l'air est calme et transparent ! La lune se reflète dans la baie. Olga dort à mes côtés. Je me contente de plaisirs simples.

J'ai accepté mes limites, j'ai retrouvé le sens des proportions. Prendre conscience d'être un médiocre, c'est le début de la sagesse. Mais je paye cher ma découverte : mon mariage est un désastre, j'ai presque sombré dans la démence, les remords me persécutent. Et après quinze années d'études, je suis un professeur des plus quelconques, qui expose d'une voix molle et ennuyeuse des poncifs philosophiques.

(Un violoniste joue, au loin, la Sérénade de Braga.)

Mais qui joue la vieille romance ? La merveilleuse mélodie me replonge dans le passé... « Une harmonie céleste inaccessible aux mortels... » Quelle joie étrange m'envahit ?... Mon cœur se serre. Tant de souvenirs... les cerisiers, l'odeur des roses... et l'homme en noir...

(Le Moine surgit comme une trombe.)

Le Moine

Andréï, Andréï, pourquoi ne m'avoir pas fait confiance ? Si tu m'avais écouté, si tu avais cru à ton génie, ces longues années n'auraient pas été si tristes.

Andréï

...si tristes... Borissovka... le magnifique jardin fleuri...

Le Moine

Andréï, tu étais un être exceptionnel. T'élevant au-dessus de toi-même, tu as entrevu l'infini, tu l'as pris comme idéal.

Andréï

...comme idéal...

Le Moine

On ne prend conscience de l'espace que si l'on rompt avec la terre. Toi, tu as refusé les points d'appui.

Andréï

... les points d'appui...

Le Moine

Et à travers les barreaux de la prison humaine, qui bornent le regard des incultes et la pensée des médiocres, tu t'es élancé comme un aigle vers la source aveuglante de tout savoir.

Andréï

...de tout savoir... Le sang coule de ma gorge... Mon bonheur ne peut se dire. Tania, je t'aime follement ! Où es-tu, petit héron ? Tania...

Le Moine

Andréï, tu as traversé le ciel, parcouru les étoiles, outrepassé les limites du monde. Tu as mis à nu la nature, que des voiles enveloppaient. Tu as libéré l'esprit humain, qui ne pouvait entrevoir qu'à grand-peine les vérités métaphysiques. Démêlant les sens enchevêtrés, tu as parcouru par la pensée les chemins inaccessibles au corps vil et périssable.

Andréï

... et périssable... J'étais un élu de Dieu.

(Il meurt. Un sourire bienheureux s'est figé sur son visage.)